


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

LES

TROIS AMANTS

PIÈCE

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

ÉMILE DE GIRARDIN

ÉMILE, un vol. gr. in-18.

COMÉDIES ET PROVERBES

LA FILLE DU MILLIONNAIRE. 3 actes. (Épuisé.)

LE SUPPLICE D'UNE FEMME. 3 actes.

LES DEUX SŒURS. 3 actes.

LE MALHEUR D'ÊTRE BELLE. 1 acte.

LE MARIAGE D'HONNEUR. 1 acte.

LES HOMMES SONT CE QUE LES FEMMES LES FONT. 1 acte.

LES TROIS AMANTS. 2 actes.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR 7, RUE SAINT-BENOIT. — [2138]

LES

TROIS AMANTS

PIÈCE EN DEUX ACTES

PAR

ÉMILE DE GIRARDIN

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 5, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

PRÉFACE

C'est en 1865, peu de mois après que le Théâtre-Français venait de représenter *le Supplice d'une Femme,* et pendant que les artistes du Vaudeville répétaient *les Deux Sœurs,* que sont nés *les Trois Amants.*

Je donne cette explication au lecteur, afin qu'il ne s'étonne point de la ressemblance naturelle de cette troisième pièce avec ses deux aînées. Elles ont eu pour mère, avec la même inexpérience du théâtre, la même façon de concevoir le Vrai transporté de la société sur la scène : — rien qui soit faux ni faussé dans le langage des personnages, dans leurs caractères, dans leurs sentiments, dans leurs situations.

Plus d'un progrès accompli et plus d'un succès obtenu dans cette voie, encore à peine effleurée en France, ont victorieusement attesté que je ne me trompais pas quand je prétendais « qu'il y a, dans les profondeurs du Vrai, mais du Vrai sans alliage et sans placage, une foule de situations nouvelles qui seraient éminemment dramatiques si les auteurs avaient l'audace de les aborder et si les spectateurs cessaient d'avoir pour le théâtre une sévérité qu'ils n'ont pas pour leur miroir. »

La devise que j'ai adoptée, il y a trente ans, sans

l'avoir jamais fait mentir : *Cercando il Vero,* devrait être celle de tous les auteurs dramatiques en grand renom, car ce qui est vieux au théâtre, c'est le Faux, et ce qui est neuf, c'est le Vrai. Telle est la puissance du Vrai, que, par la sincérité soit des sentiments, soit du langage, il peut rajeunir les situations les plus vieillies ou rendre aux effigies les plus usées leur relief perdu.

La première question, je dois le prévoir, que se posera le lecteur à qui cet avertissement est destiné, sera celle-ci :

Le Supplice d'une Femme n'ayant pas discontinué de faire partie du répertoire du Théâtre-Français et *les Deux Sœurs* n'ayant disparu de l'affiche du Vaudeville qu'après la soixantième représentation, comment se fait-il que *les Trois Amants,* datant de 1865, soient restés depuis sept ans silencieusement enfermés au fond d'un tiroir? Parmi tous les directeurs de théâtre auxquels la pièce a dû être présentée, ne s'en est-il donc trouvé aucun qui ait voulu courir le risque d'un retentissant échec?

A cette très-légitime question, voici ma réponse toute simple :

Il est d'usage que ce soit l'auteur de la pièce qui demande lecture au directeur du théâtre ; or, c'est ce que je n'ai jamais fait, et, si je ne l'ai jamais fait, c'est moins par orgueil que par le juste sentiment de mon inexpérience qui m'a préservé de toute prétention de me considérer comme auteur dramatique. Lorsque le sujet d'une pièce obsède ma pensée, c'est pour me soustraire à cette obsession que je l'écris et non pour acheter

par des concessions les applaudissements du public, « ce souverain perverti par la crainte exagérée de lui déplaire qui énerve ses courtisans »; de là des situations taxées de périlleuses; de là des caractères dont la nudité peut faire craindre qu'ils n'offensent la vérité de convention, cette vérité qui varie selon le quartier et le théâtre. Ainsi le même spectateur qui applaudit à outrance telle pièce représentée aux Variétés, au Palais-Royal, aux Bouffes-Parisiens, aux Folies-Dramatiques, la sifflerait, sans miséricorde, au Théâtre-Français ou au Gymnase, même au Vaudeville. Pourquoi? C'est là un des mystères de l'esprit humain, je devrais dire de l'inconséquence humaine.

Il y a dans *les Trois Amants* un personnage, celui de Léena, — nom d'une célèbre hétaïre de Macédoine, — que certainement aucune artiste du Théâtre-Français n'eût voulu jouer, à moins que je n'eusse consenti à faire perdre à ce personnage sa vérité de caractère, sa crudité de langage. L'artiste eût eu raison au point de vue de son public, quoiqu'il n'y ait entre le théâtre de la rue Richelieu et le théâtre du Palais-Royal que la distance de quelques arcades bordant le même jardin.

Cette difficulté et ce péril n'eussent pas existé au même degré pour le théâtre du Gymnase, mais ce théâtre vit constamment dans l'attente d'une grande pièce en cinq actes soit de M. Alexandre Dumas, soit de M. Victorien Sardou, soit de M. Meilhac, et je suis loin de penser et de dire que son très-habile directeur ait tort.

Donc, *les Trois Amants* dormaient du sommeil profond de l'oubli, lorsqu'un procès récent et de retentissantes

variations sur ce thème : *Tue-la! Ne la tue pas!* appelèrent sur cette pièce, devenue pièce de circonstance, l'attention du nouveau directeur du Vaudeville. Dès le lendemain du jour où il l'avait lue, tous les rôles étaient distribués, tous à l'exception d'un seul, tous, à l'exception de celui pour le succès duquel il eût fallu une actrice qui possédât le talent qui a mis hors rang mademoiselle Desclée.

L'actrice manquant au rôle, voilà pourquoi la pièce n'a pas été représentée au théâtre du Vaudeville et voilà pourquoi elle paraît chez Michel Lévy.

Quoique exactement photographié, il y avait aussi un autre rôle difficile à traduire à la scène dans toute sa vérité, c'était le rôle du baron de Valroy, mari à la fois infidèle et jaloux, qui oublie tout à coup la situation qu'il avait acceptée au domicile de Léena pour se souvenir, au domicile conjugal, un revolver à la main, de l'article 324 du Code pénal et du dénoûment de *Diane de Lys*, au risque d'encourir la condamnation à cinq années de réclusion qui a frappé Leroy du Bourg, le meurtrier de Denise Mac Leod, sa femme.

Le lecteur et la critique décideront si, dans ces conditions de pénurie d'interprètes dramatiques, j'ai eu raison ou j'ai eu tort de ne pas vouloir accepter la bataille de la rampe.

ÉMILE DE GIRARDIN.

LES
TROIS AMANTS

ACTE PREMIER

Salon Louis XV, très-élégant.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIEN, MAURICE, fumant tous deux.

LUCIEN.

Tu as raison!

MAURICE.

Si j'ai raison, suis mon conseil.

LUCIEN.

Un conseil est plus facile à donner qu'à suivre. En toute chose, il y a presque autant de pour que de contre.

MAURICE.

Alors, jette une pièce de monnaie en l'air et décide-toi à pile ou face.

LUCIEN.

Peut-être serait-ce en effet ce qu'il y aurait de plus raisonnable à faire.

MAURICE.

Eh bien, fais-le.

LUCIEN.

J'attendrai qu'elle ait contracté de nouvelles dettes.

MAURICE.

Tu n'attendras pas longtemps.

LUCIEN.

Maintenant, les trente mille francs sont payés.

MAURICE.

Avant six mois, ce sera à recommencer. Lorsqu'on a hérite de soixante mille francs de rente seulement, garder une maîtresse qui vous coûte cinq mille francs de solde par mois, et soixante mille francs de dette par an, c'est marcher à sa ruine!

LUCIEN

C'est vrai que Léena me coûte trop cher, mais je la remplacerais par économie, qu'il n'y aurait de changé que le nom. Un an après, ce serait comme avec les ministres que l'on renverse! ce serait exactement le même chiffre de crédits

extraordinaires, extraordinaires et supplémentaires. Une femme est comme un budget. Le mieux est encore de le payer sans insurrection ; toute tentative qu'on fait pour le diminuer n'aboutit qu'à le grossir.

MAURICE.

Si Léena était là et qu'elle t'entendît, elle applaudirait des deux mains.

LUCIEN.

Quand je parle ainsi, crois-moi, ce n'est pas par insouciance, c'est par expérience. J'ai tout essayé. Je tirerais de la plus obscure boutique du boulevard de Sébastopol la demoiselle de comptoir la plus modeste en apparence, qu'un an après, il faudrait à cette demoiselle, qui raccommodait ses bas et cirait ses bottines, un appartement de douze mille francs, meublé par Penon, des plafonds peints par Baudry, trois voitures d'Ehrler sous sa remise, quatre chevaux dans ses écuries, une loge aux Italiens et une avant-scène à toutes les premières représentations. (Lucien prend le cigare de Maurice pour rallumer le sien.)

MAURICE.

Oui, parce que tu serais assez faible ou assez généreux pour les lui donner.

LUCIEN.

Et le point d'honneur! Ma recrue ne voudrait pas qu'on pût dire qu'elle dépense moins que ne dépensait Léena, de même que Léena n'a pas eu de cesse qu'elle n'eût dépensé plus qu'Antonia, et Antonia plus que Maria.

MAURICE.

Quelle prodigalité, quel désordre ont toutes ces femmes!

LUCIEN.

C'est bien heureux.

MAURICE.

Je voudrais bien savoir en quoi.

LUCIEN.

Si elles avaient de l'ordre et de l'économie, il n'y aurait pas un seul homme à Paris qui voulût se marier et aliéner à jamais sa liberté!

MAURICE.

Alors, que ne te maries-tu?

LUCIEN.

C'est ton refrain! tu y reviens sans cesse. Tu le sais bien, j'y ai souvent songé.

MAURICE.

Oui, mais tu as toujours reculé au moment de sauter le mur.

LUCIEN.

C'est vrai! Après y avoir profondément réfléchi, je me suis dit qu'entre la prime versée! — si exorbitante qu'elle soit — dans la caisse d'exonération conjugale et le recrutement à vie décoré du nom de mariage, il n'y avait pas à balancer. Va, on ne paye jamais trop chèrement la conservation de sa liberté! En France, si l'on se marie et que l'on se trompe, c'est jusqu'à la tombe. Et d'ailleurs, à Paris, le moins que dépenserait toute

femme que j'épouserais, ne serait-ce pas le double de ce qu'elle m'aurait apporté en dot?

MAURICE.

Donc, tu renonces définitivement au mariage, à ses chaînes et à ses œuvres.

LUCIEN.

Je ne prends à cet égard aucune résolution. Que je rencontre dans le monde une jeune fille qui me plaise, qu'elle ait ou qu'elle n'ait pas de fortune, si elle veut de moi, je l'épouse.

MAURICE.

Cherche!

LUCIEN.

C'est par là que j'ai débuté.

MAURICE.

Et tu vas encore me soutenir que tu n'as pas trouvé!

LUCIEN.

Comment veux-tu qu'on trouve à Paris? Aussitôt qu'on sait que vous avez la moindre fortune et que vous seriez disposé à vous marier, toutes les vieilles femmes de votre entourage se mettent en campagne pour vous offrir des jeunes filles dont elles ne vous déclinent le nom qu'après que vous leur avez engagé votre parole d'honneur de le garder secret; alors, une courte entrevue est plus ou moins adroitement ménagée, à la suite de laquelle on vous somme de répondre immédiatement *oui* ou *non*, sans vous laisser le temps de vous étudier et de

vous connaître réciproquement. Des deux parts, aucune intimité, aucun échange ni de sentiments, ni d'idées!

MAURICE.

On l'établit.

LUCIEN.

Tu en parles comme un aveugle des couleurs! On voit bien que tu n'as jamais songé sérieusement à te marier!... Ai-je donc besoin de te rappeler ce qui m'est arrivé?... Je suis présenté par une vieille amie de ma famille à une jeune personne, éblouissante de jeunesse et de beauté, petillante d'esprit; je me monte la tête : je demande sa main, elle m'est accordée.

MAURICE.

Mademoiselle de Montenay?

LUCIEN.

Oui. Le deuil d'un oncle retarde le mariage, ce qui donne à l'intimité le temps de naître... Au bout d'un mois, qu'est-ce que je découvre? Une avarice sordide, le défaut que je hais le plus dans une femme... Le désenchantement s'opère; le dégoût me prend... Aussitôt je dénoue, je romps, je me retire, je pars. Indignation générale et émeute contre moi dans les deux camps, qui se réunissent pour m'accabler et me condamner sans m'entendre, car je ne pouvais m'expliquer...

MAURICE.

A qui le dis-tu! L'indignation et la fureur des Montenay durent encore.

LUCIEN.

Même rupture, pour une autre cause non moins grave, a lieu une seconde fois avec le même éclat, après un mois de *flirtation*. Ces deux lourdes méprises m'ont donné la timidité proverbiale du chat échaudé qui craint l'eau froide. Si la liberté avant le mariage qui règne en Angleterre existait en France, il y a longtemps que je serais marié !

MAURICE.

Traverse la Manche !

LUCIEN.

Un Français qui irait tout exprès pour se marier en Angleterre aurait le fond du panier... Un mariage de pacotille, un mariage d'exportation ! Non. Si je ne puis faire un mariage d'inclination, si l'occasion ne s'en présente pas, eh bien, je continuerai la vie que je mène... Après tout, si elle a ses inconvénients, elle a ses avantages...

MAURICE.

Ses inconvénients ! je les vois, mais ses avantages ! je ne les vois pas. Quels sont-ils ? Le luxe de Léena que tu payes est le seul que tu te donnes. Elle a un appartement doré sur tous les panneaux, tu n'as qu'un petit entre-sol, tu dînes tous les jours à ton club, et il ne faut pas être gourmand pour se contenter de la pauvre chère qu'on y fait. Ce n'est jamais toi qu'on voit dans les loges que tu loues... Enfin tout pour elle, rien pour toi... Si tu adorais Léena, cela s'expliquerait... mais tu n'en es pas amoureux...

LUCIEN.

Si je l'étais, je l'aurais déjà quittée.

MAURICE.

Quel original tu fais!

LUCIEN.

Cela te plaît à dire... Cependant, rien n'est plus simp.e.

MAURICE.

Comment?

LUCIEN.

Est-ce que toute femme que paye un homme n'est pas son ennemie?

MAURICE.

Souvent.

LUCIEN.

Toujours! Aussi n'y a-t-il avec elle que ces deux alternatives : échapper à la ruine par le mariage, ou échapper au mariage par la ruine. N'aimant pas Léena, je suis sûr de ne pas l'épouser; le plus gros des deux risques, le premier, est ainsi évité.

MAURICE.

Que n'évites-tu également le second? Que ne fais-tu comme moi?

LUCIEN.

Faire la cour à la femme d'un autre? Jamais!

MAURICE.

Pourquoi jamais?

LUCIEN.

Nous n'avons pas la même façon de voir et de sentir. Jamais, non, jamais je ne pourrais m'accoutumer à donner la main au mari d'une femme qui le tromperait pour moi et sous mes yeux. Je ne te blâme pas, je ne dis pas que tu aies tort, mais je dis que cela me serait impossible. Je ne sais pas feindre, je ne sais pas dissimuler, je ne sais pas mentir, et la pensée qu'un mari pourrait jeter sur moi un regard de suspicion légitime...

MAURICE.

Eh bien, quand il te soupçonnerait?

LUCIEN.

Quelle attitude prendre en lui parlant?

MAURICE.

On a l'air de ne s'apercevoir de rien.

LUCIEN.

Mais s'il s'aperçoit de tout?

MAURICE.

On prend ses précautions... on s'applique à le dépister. Cette nécessité de se tenir sans cesse sur ses gardes est un aiguillon. Entre une liaison avec une femme payée qui vous déconsidère et une femme mariée qui vous pare de toutes les

qualités que vous prête la prodigalité de son imagination, il y a la même différence qu'entre une course plate et une course de haies. Plus il y a d'obstacles, plus il y a d'attraits.

LUCIEN.

Et si le mari en appelle loyalement à votre loyauté?

MAURICE.

On fait bonne contenance.

LUCIEN.

C'est-à-dire qu'on lui ment... Et s'il vous voit rougir?

MAURICE.

On détourne le soupçon en se plaignant d'un excès de chaleur.

LUCIEN.

Et s'il vous voit pâlir?

MAURICE.

On s'en prend à la rigueur du froid.

LUCIEN.

Me sentir pâlir ou rougir devant un autre homme! Cela suffirait pour m'ôter toute présence d'esprit. Maurice, tu en penseras ce que tu voudras, mais plutôt que de mentir à un mari qui m'interrogerait, j'aimerais mieux vendre mon dernier coupon de rente et en donner le prix à Léena.

MAURICE.

C'est de l'orgueil mal placé!

LUCIEN.

Donne à ce sentiment le nom qu'il te plaira. Mais, que veux-tu? on ne se refait pas. Quand j'étais enfant, j'obtenais de ma mère le pardon de toutes mes fautes, à la seule condition de ne jamais mentir.

MAURICE.

Si tu n'aimes pas le mensonge, n'en dégoûte pas les autres. C'est la source de toutes les complications! Et sans complications que serait la vie?... Un parc sans accidents de terrain... ou un jardin de curé avec des allées droites et des bordures de buis... C'est-à-dire ce qu'il y a de plus monotone et de plus ennuyeux!

LUCIEN.

Moins encore qu'un labyrinthe avec de faux rochers...

MAURICE.

C'est ton avis. Ce n'est pas le mien. Puisque nous ne sommes pas d'accord, puisque tu ne fais rien de ce qu'il faudrait pour te marier, que tu ne veux pas avoir pour maîtresse une femme du monde et que tu restes sourd au conseil de tes meilleurs amis, garde Léena et continue de lui laisser dépenser le double de ton revenu.

LUCIEN.

C'est ce que je ferai.

MAURICE.

Cela te regarde... Adieu!

LUCIEN.

Où vas-tu?

MAURICE.

Je vais voir si elle est rentrée.

LUCIEN.

Qui ?

MAURICE.

Elle.

LUCIEN.

La baronne de Valroy ?

MAURICE.

Oui, c'est l'heure où son mari n'y est pas.

LUCIEN.

Et où tu le remplaces... Va... va... (Maurice sort.)

SCÈNE II.

LUCIEN, seul.

Voilà ce que ses parents et le monde où il vit appellent un homme rangé ! Où est donc mon parapluie ? (Il cherche son parapluie.) C'est vrai que je n'ai ni chevaux ni voitures, mais je serais marié que ce serait exactement la même chose. Je ne trouve pas mon parapluie... Ah ! le voilà !... (Il va pour sortir.)

SCÈNE III.

LUCIEN, JULIE.

JULIE.

Monsieur s'en va?... Est-ce qu'il ne reviendra pas?

LUCIEN.

Je n'en sais rien.

JULIE.

Qu'est-ce que monsieur veut que je dise à madame?..

LUCIEN.

Ce que vous voudrez, Julie, ça m'est égal.

SCÈNE IV.

JULIE, seule.

Donner tant d'argent à une femme et y tenir si peu, quelle bizarrerie! (On entend sonner.) Est-ce que ce serait déjà madame qui rentrerait? (Elle va voir dans la pièce qui précède.) Non... c'est mon maître d'écriture, d'orthographe et de style.

SCÈNE V.

JULIE, DURAND.

JULIE.

Monsieur Durand, je vous avais dit de frapper et de ne jamais sonner.

DURAND.

Je n'ai sonné qu'après avoir frappé trois fois.

JULIE.

Ah! si madame se doutait que j'ai un maître d'écriture, d'orthographe et de style qui vient me donner des leçons pendant qu'elle est sortie!

DURAND.

Où serait le mal?... Elle ne pourrait au contraire que vous en louer, mademoiselle Julie.

JULIE.

Et vous imaginez que, si madame savait que je prends des leçons d'écriture, d'orthographe et de style, elle ne se douterait pas tout de suite de mon but!

DURAND.

Votre but! Il est louable! C'est de n'être plus femme de chambre et de devenir demoiselle de magasin.

JULIE.

Demoiselle de magasin! mais ce n'est pas du tout cela que je veux être. (Elle rit.)

DURAND.

Vous me l'avez dit.

JULIE.

Je vous l'ai dit... oui, le premier jour, à la première leçon.

DURAND.

Eh bien donc?

JULIE.

J'ai lu et copié cette maxime : « Les femmes ne disent jamais ce qu'elles pensent et ne pensent jamais ce qu'elles disent... » Et je m'en suis souvenue... Vous ne trouvez donc pas que je suis aussi jolie que ma maîtresse?

DURAND.

Oh! pour le moins.

JULIE.

Ne m'avez-vous pas dit que, si je continuais, j'en saurais bientôt plus qu'elle?

DURAND.

Encore quelques mois d'application. Vrai! sans compliments, les progrès que vous faites me surprennent.

JULIE.

Il n'y a pas de quoi s'en étonner. Je passe toutes mes soi-

rées, pendant que madame est au spectacle, à copier vos exemples d'écriture, et toutes mes nuits à lire les *Lettres de madame de Sévigné*.

DURAND.

Vous lisez les *Lettres de madame de Sévigné?*

JULIE.

J'en lis bien d'autres! J'ai lu *la Nouvelle Héloïse*... Dès qu'il paraît un roman nouveau, je le loue, et, dès que je suis seule, je le dévore. (Elle tire un volume de sa poche.) Tenez! voilà le dernier roman de George Sand!

DURAND.

Vous avez tort, mademoiselle Julie! les romans sont une mauvaise lecture... cela égare l'imagination des dames et des demoiselles. Je les interdis expressément à madame Durand.

JULIE.

Tous?

DURAND.

Oui, tous indistinctement. Il vaut mieux lire de bons livres d'histoire et de géographie.

JULIE.

A quoi ces livres me mèneraient-ils? Je n'ai pas du tout l'envie de ressembler à madame Durand. Je suis sûre que c'est elle qui va au marché le matin.

DURAND.

Si elle n'y allait pas, qui donc irait pour elle? Il faudrait

que ce fût moi, car ce n'est pas avec des leçons d'écriture et d'orthographe à trois francs le cachet qu'on se paye des cuisinières !

JULIE.

Elle va chez le boucher acheter elle-même sa viande ?

DURAND.

Certainement.

JULIE.

Votre femme est donc laide?

DURAND

Laide, ma femme? Je ne veux pas parler de vous, mais je puis bien parler de votre maîtresse... Eh bien, ma femme est vingt mille fois plus jolie qu'elle, et, quand je dis vingt mille fois, ce n'est pas assez !

JULIE.

Paroles de mari amoureux !

DURAND.

Il n'y a qu'à le demander à tout le quartier qui la connaît.

JULIE.

Ah ! vous ne me ferez jamais accroire que, si madame Durand était aussi jolie que vous le dites, elle vous aurait épousé.

DURAND.

Ce serait à recommencer qu'elle le ferait encore... (Rire de Julie.) Ne riez pas !... car son bonheur, c'est son ménage, ce

sont ces deux petits enfants qu'elle a nourris de son lait.. Nous ne sommes pas riches, mais nous sommes heureux.... nous n'avons pas de luxe, mais nous n'avons pas de dettes.

JULIE.

Combien donc gagnez-vous par an?

DURAND.

Professeur d'écriture, teneur de livres, courtier d'assurances, cornet à piston à l'orchestre du Vaudeville, agent d'une maison de Bordeaux pour le placement de ses vins. (Il cherche dans ses poches.) Prenez ce prix-courant et remettez-le à votre maîtresse... Tout cela réuni me rapporte trois mille francs les bonnes années et deux mille cinq cents les mauvaises.

JULIE.

Et vous vivez avec ça?

DURAND.

Nous faisons des économies...

JULIE.

Des économies!... Et madame qui dit qu'elle ne peut pas joindre les deux bouts avec cent mille francs par an.

DURAND.

Cent mille francs par an! A quoi, bon Dieu! peut-elle les dépenser? Elle achète donc beaucoup de diamants?

JULIE.

Elle vend souvent ceux qu'on lui donne, mais elle n'en achète jamais!

DURAND.

Alors, où peut aller tout cet argent-là ?

JULIE.

Où il va? Demandez-le aux couturières, aux lingères, mais surtout aux tapissiers. A peine madame vient-elle de finir de meubler un appartement qu'il faut qu'elle en change et qu'elle s'occupe d'en meubler un autre.

DURAND.

Il serait bien plus raisonnable de mettre cet argent-là de côté.

JULIE.

A cela madame répond : « Il vaut mieux tuer l'ennui que l'ennui ne vous tue... » Mais nous perdons là notre temps à jaser... J'ai peur qu'elle ne rentre... Montez vite dans ma chambre; vous y trouverez tout ce qu'il faut, du papier, des plumes et de l'encre fraîche.

DURAND.

J'y monte; mais ne me faites pas attendre aussi longtemps que la dernière fois. J'ai attendu deux heures.

JULIE.

C'est vrai; mais je vous ai payé double. (Il sort.)

SCÈNE VI.

JULIE, seule.

Dire que des petites gens comme ce Durand savent ce qu'à mon âge il faut que j'apprenne! L'orthographe! l'orthogra-

phe !... Ah ! les mères ! les mères ! A quoi songent-elles donc ? Mais bientôt j'écrirai mieux que toi, mijaurée que j'habille et qui te donnes avec moi des airs de princesse, comme si nous n'étions pas de la même pâte... Crois-tu donc, quand l'occasion sera venue, que, moi aussi, je ne saurai pas porter une robe de velours de trente mètres et m'étaler dans une calèche à huit ressorts ? Est-ce donc si difficile de se couvrir de blanc, de se teindre les cheveux en blond doré, de se peindre les sourcils en noir, et de faire comme ça ?... (Elle s'étudie dans la glace et va pour sortir.)

SCÈNE VII.

LÉENA, JULIE

LÉENA.

Où allez-vous donc, Julie ?

JULIE.

Je montais à ma chambre, madame.

LÉENA.

Restez... Otez-moi mon manteau... Ah ! que vous êtes maladroite ! Vous ne savez rien faire... Et mes gants que vous oubliez ! Monsieur est venu ?

JULIE.

Monsieur vient de partir.

LÉENA.

Tant mieux.

JULIE.

Madame est contente que monsieur soit parti ?

LÉENA.

Oui, parce que, s'il était resté, il aurait fallu dire au baron de revenir, et cela m'aurait contrariée.

JULIE.

Décidément, madame aime donc M. le baron? Cependant il n'est pas mieux que monsieur.

LÉENA.

C'est vrai! Mais Alphonse trompe sa femme pour moi, et cela m'amuse.

JULIE.

Comment cela peut-il amuser madame, puisque la baronne de Valroy profite, à son tour, de ce que son mari est ici pour le tromper plus commodément avec M. Maurice, l'ami intime de monsieur et l'ennemi... de madame.

LÉENA.

Vous êtes bien sûre, Julie, de ce que vous venez de me dire?... Mes cigarettes.

JULIE.

J'en suis certaine.

LÉENA.

Comment le savez-vous ?

JULIE.

Est-ce que par les antichambres on ne sait pas tout?...

LÉENA.

Donnez-moi mon miroir. (Julie lui présente son miroir.) Ramassez mon mouchoir, que je viens de laisser tomber. Et que savez-vous encore?

JULIE.

Ce que je sais? Je sais que M. Alphonse est très-jaloux.

LÉENA.

Jaloux de moi?

JULIE.

Non, de sa femme; s'il se doutait qu'elle le trompe pour M. Maurice, il les tuerait tous les deux.

LÉENA.

Exagération!... Invention de domestiques qui ne savent qu'inventer.

JULIE.

C'est la vérité; je le sais par Joséphine, qui est mon amie, et qui est la femme de chambre de la baronne de Valroy.

LÉENA, riant.

Ah! que les hommes sont drôles! Alphonse jaloux de sa femme, qu'il trompe pour moi, et se cachant dans mon cabinet de toilette aussitôt que Lucien arrive, puis y restant quelquefois des heures entières sans pouvoir s'échapper... Cet appartement est si incommode!... (On entend sonner.) On sonne. Julie, allez ouvrir. Peut-être est-ce lui?

JULIE, se parlant à elle-même.

Et mon maître d'orthographe ! Au lieu de trois francs, cela va me coûter encore le double aujourd'hui !

SCÈNE VIII.

LÉENA, seule.

En effet, pourquoi est-ce Alphonse qui me plaît, et pourquoi n'est-ce pas Lucien ? Mais que je suis bête de m'adresser à moi-même cette question ! Est-ce que ce n'est pas par la même raison que la baronne Louise de Valroy préfère Maurice Evry à son mari... qui me préfère à elle ?...

Notre ennemi, c'est notre maître.

SCÈNE IX.

ALPHONSE, LÉENA.

ALPHONSE.

J'avais bien peur d'arriver trop tôt.

LÉENA.

Où eût été le mal ?... Tu m'aurais attendue.

ALPHONSE.

Attendre ! toujours attendre !

LÉENA.

Que dis-tu?

ALPHONSE.

Je dis qu'hier, jusqu'à ce que ton Lucien soit parti, je me suis promené dans la rue pendant deux heures, comme un factionnaire sans guérite, et se promener ainsi n'est pas amusant.

LÉENA.

Eh bien, si cela t'ennuie, ne viens plus. Qui te prie de venir?

ALPHONSE.

Tu sais, méchante, que renoncer à l'habitude que j'ai prise de te voir ne me serait plus possible.

LÉENA.

Tu dis cela.

ALPHONSE.

C'est la vérité.

LÉENA.

Qui me le prouve?

ALPHONSE.

L'amour que j'ai pour toi.

LÉENA.

L'amour que tu as pour moi? Je ne crois pas à cet amour-là.

ALPHONSE.

Si je ne t'aimais pas follement comme je t'aime, crois-tu donc que je ferais tout ce que je fais?

LÉENA.

Eh! que faites-vous donc, monsieur, de si extraordinaire? Vous ruinez-vous pour moi?

ALPHONSE.

Non, mais je t'ai toujours dit que, si jamais j'étais libre, je te donnerais la moitié de ce que j'ai... que si j'étais dangereusement malade... que si je mourais...

LÉENA.

Ne parlons pas de ces choses-là!... En attendant, un autre me couvre de perles et de diamants, tandis que vous...

ALPHONSE.

Tandis que, moi, je délaisse ma femme pour toi. Autrefois, je ne la quittais pas un instant, et maintenant je ne suis plus un moment avec elle.

LÉENA.

Si vous en êtes si amoureux, alors, soyez-lui fidèle. Allez-vous-en! mais allez-vous-en donc... Tenez, voici votre chapeau! Je vous défends de revenir.

ALPHONSE.

Léena! ma petite Léena!

LÉENA.

Je ne suis plus votre petite Léena. Laissez-moi tranquille.

ALPHONSE.

Voyons... Léena.

LÉENA.

Ah!... vous êtes jaloux de votre femme? Pourquoi donc ne serais-je pas jalouse d'elle?

ALPHONSE.

Qui t'a dit que j'étais jaloux de ma femme?...

LÉENA.

Je le sais; que cela vous suffise. Je ne veux pas de partage.

ALPHONSE.

Cependant...

LÉENA.

Il n'y a pas de cependant; c'est à prendre ou à laisser.

ALPHONSE.

Si je te disais de quitter M. de Chérancé?

LÉENA.

Je le quitterais tout de suite.

ALPHONSE.

Tu le peux, toi! tu n'es pas pas mariée avec lui.

LÉENA.

Eh bien, démariez-vous.

ALPHONSE.

Tu crois que c'est possible?

LÉENA.

Je n'en sais rien; je ne veux pas le savoir. Ce que je sais, c'est qu'il y a à Paris une nuée de maris qui sont séparés de leurs femmes. Voulez-vous que je vous en cite dix mille?

ALPHONSE.

Quand je serais séparé de ma femme, est-ce que je t'aimerais davantage?

LÉENA.

D'abord, ce serait une preuve que vous m'aimez véritablement, et ensuite...

ALPHONSE.

Ensuite?

LÉENA.

J'aurais un bras à la sortie du spectacle; vous viendriez au Bois avec moi dans ma voiture... Croyez-vous donc que ce n'est pas blessant d'être ainsi toute seule toujours et partout?

ALPHONSE.

Mais pourquoi n'exiges-tu pas que M. de Chérancé t'accompagne?

LÉENA.

Je n'ai le droit ni le désir de rien exiger de lui. Je lui appartiens, il ne m'appartient pas; il n'est pas mon amant, ce n'est pas comme vous...

ALPHONSE.

Tu te fâches! tu as tort.

LÉENA.

Vous ne dites que des sottises.

ALPHONSE.

Lesquelles?

LÉENA.

Allez-vous m'obliger de les répéter?

ALPHONSE.

Eh bien, changeons de conversation... Quelle idée as-tu pu avoir de mettre ton appartement à louer?

LÉENA.

Il est inhabitable... il n'y a pas de dégagements; il est trop honnête...

ALPHONSE.

Alors, comment l'as-tu pris?

LÉENA.

Impertinent! Tenez! vous n'êtes qu'un ingrat! vous ne méritez pas tout ce que je fais pour vous.

ALPHONSE.

Que fais-tu?

LÉENA.

Vous me le demandez! d'abord, je m'expose à ce que Lucien rompe avec moi, s'il apprend que...

ALPHONSE.

Mais tu m'as dit cent fois qu'il n'était pas jaloux.

LÉENA.

Non, il n'est pas jaloux; mais c'est un homme étrange sur lequel il est impossible d'exercer aucun empire... On ne sait jamais sa pensée.

ALPHONSE.

Ensuite?

LÉENA.

Ensuite, je déménage. Je cherche un appartement avec porte d'entrée et porte de sortie, dans une maison où il y aura deux escaliers... Dès que je l'aurai trouvé, je ferai une vente publique de mes meubles...

ALPHONSE.

Une vente publique?

LÉENA.

Qu'est-ce que cela a d'étonnant? N'est-ce pas l'usage?

ALPHONSE.

Et après?

LÉENA.

Je me fais ordonner par mon médecin les eaux de Cauterets, et j'y vais avec vous... Nous y resterons deux mois.

ALPHONSE.

Deux mois?

LÉENA.

Oui, deux mois!... Eh bien, quand je vous donne cette preuve d'amour, vous n'êtes pas plus radieux que cela! Vous êtes triste comme un mausolée.

ALPHONSE.

C'est que...

LÉENA.

Il n'y a pas de c'est que... Ou vous viendrez avec moi aux Pyrénées, ou vous ne mettrez plus les pieds ici... Vous hésitez? Je vais sonner Julie pour vous consigner.

ALPHONSE.

Tu ne ferais pas cela.

LÉENA.

Je le ferais, et tout de suite.

ALPHONSE.

Mais ma femme!... je ne puis pas la laisser seule!

LÉENA.

Croyez-vous donc qu'elle n'a personne pour lui tenir compagnie et qu'elle ne sera pas ravie d'être débarrassée de votre présence?... Ah! que vous êtes niais!

ALPHONSE.

Que veux-tu dire?

LÉENA.

Si vous ne savez pas que Maurice Evry est son amant, alors vous êtes le seul homme à Paris qui l'ignore.

ALPHONSE.

C'est toi qui ne sais pas ce dont tu parles! Maurice est mon meilleur ami.

LÉENA.

Ah ! la belle raison !

ALPHONSE.

Léena, ne plaisante pas avec les choses sérieuses !

LÉENA.

Quelles choses sérieuses ?

ALPHONSE.

Mon honneur.

LÉENA.

Voilà le grand mot lâché ! C'est le mot de tous les hommes qui ont une maîtresse et qui n'admettent pas que leur femme, qu'ils négligent, ait un amant qui la soigne. Vous trompez votre femme; votre femme vous trompe, elle fait bien; et, je vous le déclare, je suis de son parti contre vous.

ALPHONSE, soucieux et agité.

Ce n'est pas possible que Maurice, que je connais depuis dix ans, qui a été témoin de mon mariage, qui dîne chez moi tous les jours et qui, tous les soirs...

LÉENA.

Continuez... continuez... Pourquoi vous interrompre ?

ALPHONE.

Ah ! ce serait infâme.

LÉENA.

La bonne plaisanterie ! Vous êtes-vous donc imaginé que

c'est pour l'honneur de manger votre soupe que M. Evry s'est fait le chambellan de votre femme, qu'il la conduit aux Italiens quand vous me menez aux Bouffes-Parisiens, et l'accompagne dans le monde quand vous dites que vous allez au club et que vous venez ici ? (Elle rit.)

ALPHONSE.

Ne ris pas ! Ah ! ne ris pas, Léena, je te le défends.

LÉENA.

Vous me le défendez ? (Elle rit encore plus fort.) Ce que je voulais savoir, maintenant je le sais ; je n'en puis plus douter : vous êtes amoureux de votre femme...

ALPHONSE.

Non ; mais cela ne m'empêche pas de reconnaître que c'est une femme supérieure près de laquelle je suis gêné, près de laquelle je me sens petit...

LÉENA.

Alors, moi, je suis une femme inférieure près de laquelle monsieur n'est pas gêné, près de laquelle monsieur se trouve grand ! Pourquoi donc me disiez-vous que vous étiez amoureux de moi ? Et je l'ai cru... Vous êtes... vous mériteriez que je dise le mot...

ALPHONSE.

Tu ne comprends pas que...

SCÈNE X.

LES MÊMES, JULIE.

JULIE.

Madame, on vient pour voir l'appartement...

LÉENA.

Déjà! qui cela?

JULIE.

Une dame très-élégante.

LÉENA.

Toute seule?...

JULIE.

Oui, toute seule.

LÉENA.

Eh bien, faites-la entrer, et montrez-lui tout...

ALPHONSE.

Notre présence peut la gêner... Il vaudrait mieux passer dans l'autre salon pendant qu'elle visitera celui-ci.

LÉENA.

Pourquoi donc aurions-nous l'air de nous cacher? Est-ce que c'est un crime de changer de logement?... (A Julie.) Julie, faites ce que je vous dis... (Julie sort.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LOUISE, JULIE.

LOUISE. Toilette du matin, ombrelle à la main.

Vous permettez, madame ?

LÉENA.

Dès que l'appartement est à louer, c'est votre droit, madame, de le visiter.

LOUISE.

Cela ne vous dérange pas ?

LÉENA.

Nullement.

LOUISE, à Alphonse qui faisait semblant de lire.

Je vous dérange, monsieur ?

ALPHONSE, se retournant et se levant.

Vous ici, madame ? que venez-vous y faire ?

LOUISE.

Visiter cet appartement qui est à louer.

ALPHONSE.

C'est un mauvais prétexte ! c'est de la curiosité !

LOUISE.

Est-il donc défendu à une femme d'en avoir?

ALPHONSE.

Il y a des curiosités qu'une femme qui se respecte n'a pas.

LOUISE.

Il y a des expressions offensantes qui ne sont pas permises à un homme qui ne se respecte plus.

ALPHONSE.

Louise...

LOUISE.

On m'avait dit que c'était dans cet appartement que vous passiez toutes vos journées, toutes vos soirées; j'ai voulu venir, je suis venue; j'ai voulu voir, j'ai vu; j'ai voulu me convaincre, je suis convaincue. Maintenant, je puis me retirer et je me retire. (A Léena.) Madame, je vous fais tous mes compliments et je vous laisse en tête-à-tête avec mon mari... (Louise et Julie sortent.)

SCÈNE XII.

LÉENA, ALPHONSE.

LÉENA.

Voilà l'affront auquel vous m'exposez!

ALPHONSE.

C'est votre faute.

LÉENA.

Ma faute?

ALPHONSE.

Oui, vous n'aviez qu'à ne pas mettre votre appartement à louer, ce qui donne à tout le monde le droit de le visiter.

LÉENA.

Vous n'aviez qu'à ne pas éveiller la curiosité de votre femme!

ALPHONSE.

Ce n'est pas moi.

LÉENA.

Qui donc?

ALPHONSE.

Ah! si je le savais!

LÉENA.

Nigaud que vous êtes!

ALPHONSE.

Que veux-tu dire?

LÉENA.

Je veux dire que vous avez deux yeux pour ne pas voir! deux yeux de mari.

ALPHONSE.

Achève, dis toute ta pensée.

LÉENA.

A quoi servirait d'allumer un bec de gaz devant un aveugle? vous êtes aveugle, mon cher.

ALPHONSE.

Parle! parle! je veux que tu parles.

LÉENA.

Tu le veux?

ALPHONSE.

Je l'exige.

LÉENA.

Comment n'as-tu pas deviné ce que, moi, j'ai deviné tout de suite.

ALPHONSE.

Quoi donc?

LÉENA.

Aveuglé comme tu l'es par l'amitié, tu n'as pas vu que c'était ton ami Maurice Evry qui avait donné à ta femme le désir et peut-être même le conseil de venir examiner ce qui t'attirait et te retenait ici!

ALPHONSE.

Toutes les femmes supposent des finesses où il n'y en a pas. Pourquoi Maurice lui aurait-il donné ce conseil?

LÉENA.

Tu ne mérites pas ma tendresse... tu es trop bête! Mais il lui a donné ce conseil, qui a pleinement réussi, pour qu'elle ait

une arme qui lui serve à se défendre contre toi et ta jalousie. Avise-toi maintenant de lui faire un reproche, et tu verras ce qu'elle te répondra... C'est une maîtresse femme! Il suffit de la voir un instant pour la juger.

ALPHONSE.

Si j'étais sûr que ce soit Maurice qui lui ait donné ce perfide conseil!

LÉENA.

Eh bien, que ferais-tu?

ALPHONSE.

Je me vengerais.

LÉENA.

Comment?

ALPHONSE.

Je ne sais pas encore, mais je n'aurais qu'à chercher pour trouver.

LÉENA.

Voulez-vous mon avis? Il n'y a qu'une seule vengeance à en tirer. Mais celle-là serait la bonne.

ALPHONSE.

Laquelle?

LÉENA.

Leur tendre à tous deux le piége le plus simple, celui dont on devrait toujours se défier et dont on ne se défie jamais: les surprendre en flagrant délit de conversation imprudente; faire à madame ton épouse un bon petit procès bien retentissant en

séparation de corps qui te rendra ta liberté. Ce sera justice... Qu'est-ce que vous dites de la consultation, mon client?

ALPHONSE.

Je ne sais pas si c'est cela que je ferai; mais ce que je sais, c'est que la vengeance sera éclatante et double; un ami!

LÉENA.

Mon ennemi!

ALPHONSE.

Ton ennemi?

LÉENA.

Oùi! Il donne à Lucien, je le sais, les plus mauvais conseils.

ALPHONSE.

Lesquels?

LÉENA.

Il l'engage à se marier et à me quitter.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JULIE.

JULIE.

Madame!

LÉENA.

Quoi?

JULIE.

Voilà monsieur qui revient. Il monte l'escalier. (Elle sort.)

SCÈNE XIV.

LÉENA, ALPHONSE.

LÉENA.

Maintenant, tu n'as plus rien à ménager, veux-tu que je te présente à Lucien ?

ALPHONSE.

Moins que jamais.

LÉENA.

Eh bien, alors, cache-toi... cache-toi vite dans le cabinet de toilette.

ALPHONSE.

Restera-t-il longtemps ?

LÉENA.

Je n'en sais rien... Comment veux-tu que je le sache ?

ALPHONSE.

Mais s'il lui prenait encore aujourd'hui la fantaisie d'y entrer ?

LÉENA.

Alors... tu te cacheras où tu pourras... tu te cacheras dans la baignoire.

ALPHONSE.

Dans la baignoire... (Il entre.)

LÉENA, seule.

Ou ailleurs... ça le regarde.

SCÈNE V.

LÉENA, LUCIEN.

LÉENA.

Vous voilà!

LUCIEN.

Oui.

LÉENA.

Pourquoi ne m'avez-vous pas attendue ce matin?

LUCIEN.

Est-ce que je sais jamais l'heure à laquelle vous rentrez?

LÉENA.

Et moi! est-ce que je sais jamais l'heure à laquelle vous venez?... J'ai beau vous le demander, c'est peine perdue.

LUCIEN.

La plupart du temps, je ne le sais pas moi-même. Un désœuvré est une montre sans aiguilles, elle marche sans marquer l'heure.

LÉENA.

Lucien! Quels sont aujourd'hui vos projets?

LUCIEN.

Je n'en ai pas.

LÉENA.

Vous dînez au club?

LUCIEN.

Non.

LÉENA.

Vous dînez donc en ville?

LUCIEN.

Pourquoi me faites-vous cette question?

LÉENA.

Pour rien... pour causer.

LUCIEN.

Je ne suis pas en train... j'ai déjeuné trop tard... je ne dînerai pas... Dites que l'on me fasse du thé... je resterai ici... Mais cela paraît vous contrarier?

LÉENA.

Moi! comment pouvez-vous le supposer?

LUCIEN.

Je ne le suppose pas, je le vois.

LÉENA.

Vous vous trompez, Lucien.

LUCIEN.

Si je me trompe, n'en parlons plus.

LÉENA.

La vie que vous me faites est humiliante.

LUCIEN.

En quoi? dites-le!

LÉENA.

Vous affectez envers moi l'indifférence la plus blessante.

LUCIEN.

Si elle vous blesse, vous n'avez qu'un mot à prononcer. Il n'y a pas de contrat de mariage qui nous lie.

LÉENA.

C'est bien cela qui fait votre force vis-à-vis de moi, et vous en abusez pour me plier à toutes vos volontés, à toutes vos exigences. Soyez franc! Vous avez la pensée de me quitter, et vous cherchez un prétexte.

LUCIEN.

Si j'en cherchais un, ce ne serait pas un prétexte que je trouverais.

LÉENA.

Que voulez-vous dire, Lucien? Avez-vous un reproche à me faire?

LUCIEN.

Moi, je ne vous en fais aucun.

LÉENA.

Je le crois bien.

LUCIEN.

Ne le croyez pas tant que cela, Léena!

LÉENA.

Sur quelle herbe avez-vous donc marché aujourd'hui?

LUCIEN.

Je m'ennuie de traîner le boulet de mon oisiveté. Je m'ennuie de ne savoir que faire. Ne m'agacez pas!... Autrement il pourrait m'échapper des choses qu'il vaut mieux pour vous que je paraisse ignorer.

LÉENA.

Et lesquelles, je vous prie?

LUCIEN.

N'insistez pas pour les connaître!

LÉENA.

Au contraire, j'insiste. Je veux les savoir.

LUCIEN.

A quoi bon?

LÉENA.

Vous ne savez rien.

LUCIEN.

Parce que je garde le silence, vous croyez que j'ignore ce que vous faites.

LÉENA.

Vous avez donc des espions?

LUCIEN.

Mieux que cela! j'ai vos amies.

LÉENA.

Dites mes envieuses.

LUCIEN.

Comme il vous plaira, je ne tiens pas à l'expression.

LÉENA.

Oui, des envieuses qui voudraient vous enlever à mon affection et à mon dévouement.

LUCIEN.

Pas de phrases, Léena; il a été convenu que, de part et d'autre, elles seraient interdites entre nous.

LÉENA.

Si vous vous imaginez que je vous trompe, quittez-moi. Pourquoi ne me quittez-vous pas?

LUCIEN.

Vous pouvez me quitter, mais moi, pourquoi vous quitterais-je? que gagnerais-je au change? Ne serait-ce pas toujours le même dévouement, la même affection, la même fidélité?

LÉENA.

Vous êtes un cœur sec, vous ne croyez à rien!

LUCIEN.

Moi! je crois à tout... à tout ce que je sais... Sonnez, je vous prie, pour qu'on me fasse du thé, et dites qu'on me l'apporte dans votre cabinet de toilette... Je vois à votre impatience que vous attendez des visites, et je ne veux pas que ma présence vous empêche de les recevoir.

LÉENA.

Je n'en attends aucune.

LUCIEN.

Sonnez donc! (Léena sonne et Julie entre.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, JULIE.

LÉENA, à Julie.

Julie, faites faire du thé pour monsieur et apportez-le ici.

LUCIEN, à Julie.

Non, dans le cabinet de toilette.

JULIE.

Dans le cabinet de toilette? Monsieur se trompe?

LUCIEN.

Non, je ne me trompe pas. (Elle sort.)

SCÈNE XVII.

LÉENA, LUCIEN.

LÉENA.

Quelle idée bizarre!

LUCIEN.

Est-ce plus étonnant de prendre une tasse de thé dans ce cabinet de toilette, que d'y jouer au bezigue des heures entières, comme vous le faites journellement? Allons, Léena, soyez franche; vous savez que je déteste l'hypocrisie plus encore que ce qu'elle cache. Pourquoi ne pas m'avoir prévenu tout de suite qu'il y a là (Il montre la porte du cabinet.) quelqu'un d'enfermé qui nous écoute?

LÉENA.

Il n'y a personne.

LUCIEN.

A quoi vous sert de mentir avec moi? Est-ce donc pour n'en pas perdre l'habitude avec les autres?

LÉENA.

Je ne mens pas.

LUCIEN, se dirigeant vers le cabinet de toilette.

Ah! vous ne mentez pas!

LÉENA, vivement.

Oui... oui, je mens... En effet, il y a quelqu'un,... mais quelqu'un qui ne veut pas qu'on sache qu'il vient ici.

LUCIEN.

Et pourquoi?

LÉENA.

Parce qu'il est marié.

LUCIEN.

S'il est marié, que ne reste-t-il avec sa femme? que ne reste-t-il avec la baronne de Valroy?

LÉENA.

Comment avez-vous deviné qui c'était?

LUCIEN.

Je ne l'ai pas deviné.

LÉENA.

Qui vous l'a dit? C'est Julie. Ah! comme je vais la chasser! la plus mauvaise femme de chambre...

LUCIEN.

Non, c'est Caroline, la meilleure de vos amies! Jugez des autres! (Lucien va ouvrir la porte du cabinet.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, ALPHONSE.

LUCIEN, avec une politesse affectée.

Donnez-vous, monsieur, la peine de sortir, et soyez assez bon pour m'excuser de vous avoir retenu si longtemps prisonnier... C'est la faute de Léena, elle n'avait qu'à me prévenir

que vous étiez là... Je l'eusse priée tout de suite de nous nommer l'un à l'autre.

ALPHONSE.

Pardonnez un instant d'embarras... Je suis honteux de finir avec vous par où j'aurais dû commencer... (A Léena.) Voulez-vous bien, mademoiselle...?

LUCIEN.

Ne vous gênez pas, monsieur... point de façons! Ne dites pas : Mademoiselle; dites comme moi : Léena!

ALPHONSE.

Je n'ai pas les mêmes droits que vous.

LUCIEN.

Les mêmes droits! Vous en avez de bien plus précieux que les miens. En vérité, monsieur le baron, vous êtes trop modeste! Comment donc! un homme aimé pour lui-même!... un amant de cœur!

ALPHONSE.

M. de Chérancé peut ne pas se souvenir qu'il est chez lui; mais, moi, je ne saurais l'oublier.

LUCIEN.

M. de Valroy n'est pas ici chez moi, il est chez Léena... où je le laisse. (La porte s'ouvre, Julie entre avec un plateau.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, JULIE.

JULIE.

Voilà le thé que j'apporte.

LUCIEN, à Léena montrant Alphonse.

Offrez-le à monsieur. (Julie sort. Lucien va pour sortir. Léena fait un mouvement pour le retenir.)

ALPHONSE.

Il y a des railleries qui sont des insultes.

LUCIEN.

Est-ce une provocation?

ALPHONSE.

Soit, s'il vous plaît de le prendre ainsi.

LUCIEN.

Je serais en droit de la refuser. Mais je l'accepte. Nos témoins décideront lequel des deux doit à l'autre une satisfaction, et quel nom il convient de donner à votre conduite, que je ne qualifie pas. (Il sort.)

SCÈNE XX.

LÉENA, ALPHONSE.

LÉENA.

Il ne reviendra plus... et ce sera votre faute... Comment allez-vous la réparer? (Le rideau tombe.)

ACTE DEUXIÈME

Salon meublé à l'anglaise. Grand divan occupant tout le fond du salon. Tables à écrire. Portes à droite et à gauche. — A droite, l'appartement d'Alphonse ; à gauche, l'appartement de Louise.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAURICE, LOUISE.

MAURICE.

Vous êtes sortie?

LOUISE.

Oui, je rentre... J'ai rencontré votre ami.

MAURICE.

Lucien?

LOUISE.

C'est un sauvage.

MAURICE.

Non, ce n'est pas un sauvage.

LOUISE.

Mais alors, vous qui m'en parlez sans cesse, comment ne me l'avez-vous jamais présenté?

MAURICE.

Je le lui ai proposé cent fois... Il m'a toujours répondu qu'entre votre mari et moi, il aurait une situation fausse ; mais je lui ai fait si souvent de vous un si grand éloge, un éloge si vrai, que je ne serais pas étonné que son véritable motif ne soit la peur de vous aimer... comme, moi, je vous aime...

LOUISE, en riant.

Alors, il n'est pas brave?

MAURICE.

Lui, pas brave? Rien ne l'effraye. Il n'y a pas un exercice du corps dans lequel il n'excelle. Il tire le pistolet aussi bien que l'épée. Il est le roi de toutes les chasses. Il a le flegme britannique et la témérité américaine.

LOUISE.

Dites tout de suite que c'est un héros et n'en parlons plus. Maurice, devinez ce que j'ai fait aujourd'hui!

MAURICE.

Vous êtes allée chez votre mère?

LOUISE.

Non.

MAURICE.

A l'Exposition, avant de décider quel est le peintre qui fera votre portrait?

LOUISE.

Non.

MAURICE.

Au bois de Boulogne?

LOUISE.

Non.

MAURICE

Alors, je rénonce.

LOUISE.

Je suis allée voir un appartement à louer.

MAURICE.

Un appartement?

LOUISE.

Oui... mais devinez lequel?

MAURICE.

Comment voulez-vous que je devine? Il y a à Paris dix mille appartements à louer. Dans quel quartier?

LOUISE.

Dans le aubourg Saint-Honoré; dans une rue qui porte un nom glorieux.

MAURICE.

La rue d'Aguesseau?

LOUISE.

Vous n'y êtes pas.

MAURICE.

La rue de Duras?

LOUISE.

Non... la rue de Penthièvre !

MAURICE.

Ah !...

LOUISE.

Oui... j'étais à pied. Je revenais de faire une visite à la comtesse Czertiska... Je lève les yeux, je lis un écriteau que l'on venait de poser. Je regarde machinalement le numéro de la maison. C'était le numéro 7.

MAURICE.

Numéro 7, rue de Penthièvre, mais c'est..

LOUISE.

Précisément.

MAURICE.

Alors?

LOUISE.

Je monte.

MAURICE.

Après?

LOUISE.

Je sonne; une très-jolie femme de chambre m'ouvre; je demande à visiter l'appartement; on me le montre; l'idée m'était subitement venue de voir la *demoiselle* dont on dit que mon mari est éperdument amoureux.

MAURICE.

Seriez-vous encore jalouse de lui?

LOUISE.

Je l'ai été longtemps... je ne le suis plus... La blessure qu'il a faite à ma dignité m'a guérie de la blessure qu'il a faite à mon cœur.

MAURICE.

Il y a des jours où je crains qu'il ne saigne encore... Il y a des jours où vous êtes si triste, vous, si vivante, si animée !

LOUISE.

Ne parlons pas de cela, Maurice ! C'est mon secret.

MAURICE.

N'est-ce pas aussi un peu le mien ?

LOUISE.

Parlons de ce que j'ai vu... De la chambre à coucher la plus provocante, j'entre dans le salon le plus élégant ; qu'est-ce que j'y trouve ? (Elle se met à rire.) Monsieur mon époux !

MAURICE.

Quelle contenance a-t-il fait ?

LOUISE.

Je dois être juste... pas trop mauvaise.

MAURICE.

Mais vous, qu'avez-vous dit ?

LOUISE.

Nous avons échangé quelques mots seulement. Je suis sortie

et je l'ai laissé là... J'avais des soupçons, maintenant j'ai des preuves.

MAURICE.

A quoi vous serviront-elles ?

LOUISE.

A imposer silence à ses jalousies, d'autant plus inquiètes qu'elles sont moins légitimes. Les maris infidèles ne devraient pas être jaloux. Ce sont ceux qui le sont le plus! Maurice, vous êtes le seul homme qui ne lui donne pas d'ombrage. C'est inexplicable.

MAURICE.

Inexplicable! cela le paraît, mais cela ne l'est point. N'y a-t-il pas une éternité que je connais Alphonse? N'ai-je pas assisté à la cour qu'il vous faisait, à son mariage, à votre lune de miel, à vos querelles de ménage, à vos raccommodements? N'ai-je pas été le dépositaire alternatif de vos confidences et des siennes? Ne passons-nous pas ensemble tous les automnes à chasser à Valroy, et ne dînons-nous pas journellement tous les trois? L'œil finit par ne plus regarder ce qu'il voit tous les jours. Cela est si vrai, qu'Alphonse ne remarque jamais que mon absence. Si je ne suis pas là, je lui manque.

LOUISE.

C'est que vous êtes sa liberté; s'il ne vous avait point, il ne pourrait pas me laisser seule, toujours seule! (Pause.)

MAURICE.

Que fait-on ce soir?

LOUISE.

Ce que vous voudrez.

MAURICE.

Est-ce qu'il est déjà sorti?

LOUISE.

Il n'est pas sorti... il est parti.

MAURICE, avec joie.

Parti! vraiment?

LOUISE.

Oui.

MAURICE.

A-t-il dit où il allait?

LOUISE.

Il l'a dit confidentiellement à Victor, qui l'a répété à Joséphine, et c'est par elle que j'ai su qu'il est allé à Dieppe, emportant un sac de nuit et même une malle.

MAURICE

A Dieppe! quelle idée, le 27 août, d'aller prendre subitement les bains de mer!

LOUISE.

Ah! ce n'est pas une idée de lui, certainement... Ce doit être quelque fantaisie de mademoiselle Léena... Lorsque ces *demoiselles* commandent, peut-on ne pas leur obéir?

Maurice, comment avez-vous fait, vous, pour échapper à leur joug?

MAURICE.

Comme on fait pour échapper au démon... On se place sous la protection d'un ange. (Il s'assied tendrement près d'elle.) C'est mon amour qui m'a préservé... En êtes-vous heureuse?

LOUISE.

J'en suis contente... pour vous.

MAURICE.

Pour moi? Autant me déclarer que vous l'aimez toujours.

LOUISE.

Le plus souvent, la femme qui croit qu'elle n'aime plus son mari se trompe; elle l'aime encore... Il est si difficile de se détacher entièrement de celui... (Pause.) qui a reçu en dépôt toute votre destinée, alors même qu'il en est le dépositaire infidèle!

MAURICE.

Et c'est à moi que vous dites cela!

LOUISE.

A qui le dirais-je, si ce n'est pas à vous, mon ami, qui avez toute ma confiance!

MAURICE.

Moins de confiance et plus de tendresse, voilà ce que je voudrais. Mais vous ne m'aimez pas...

LOUISE.

Si, je vous aime bien.

MAURICE.

Oui, vous m'aimez *bien,* mais vous ne m'aimez pas!

LOUISE.

Ce sont des subtilités de langage!

MAURICE.

Non, vous ne m'aimez pas comme je vous aime, de toutes les ardeurs de mon âme...

LOUISE.

Si je n'avais pas pour vous la plus sincère et la plus profonde affection, méritée, je le reconnais, par le dévouement le plus assidu, m'exposerais-je, comme je le fais, à mettre contre moi les apparences et à ce qu'on dise, les uns tout haut, les autres tout bas, que vous êtes mon amant? On le dit, je le sais. Cela m'empêche-t-il de vous recevoir?

MAURICE.

C'est qu'il vous plaît qu'on le dise! Convenez-en.

LOUISE.

Vous êtes fou, Maurice!

MAURICE.

C'est ainsi que les femmes excellent à échapper par une exclamation aux questions qui les embarrassent.

LOUISE.

Pourquoi cela me plairait-il qu'on le pense et qu'on le répète?

MAURICE.

Parce que les femmes délaissées veulent avant tout paraître vengées. C'est leur point d'honneur; il passe avant l'honneur et après la réputation. Mais alors, Louise, soyez conséquente! Que la vengeance soit complète! Votre mari agit comme s'il ne vous aimait plus; moi, je n'aime que vous, aimez-moi!

LOUISE.

Où mène l'amour qui ne ramène pas à l'indifférence? Il mène à l'amitié. Soyez donc content de ce que vous avez! Si je ne suis pas sortie, la porte vous est-elle jamais fermée? Si je sors, n'est-ce pas toujours avec vous? Que voulez-vous de plus?

MAURICE.

Je veux... je veux ce qui serait le paradis retrouvé.

LOUISE.

Jamais!

MAURICE.

Puisque ce n'est pas la crainte de la médisance qui vous arrête, qu'est-ce donc qui vous retient?

LOUISE.

Le respect de moi-même... j'ai besoin de pouvoir porter la tête haute devant tous: devant le monde quand je vous donne le bras; devant mon mari quand vous lui serrez la main.

MAURICE.

Louise! Louise! Il ne se peut plus que le bonheur que je poursuis continue toujours de m'échapper...

LOUISE.

Voudriez-vous donc acheter le vôtre au prix du mien?

MAURICE.

Égoïsme!

LOUISE.

Et moi, quel nom donnerai-je au sentiment qui vous dicte cette injure?

MAURICE.

Se contenir est facile quand on n'aime pas, mais c'est impossible quand on aime... Louise, je t'aime tant!

LOUISE.

Si cela est vrai, Maurice, aimez-moi plus que vous-même. Contentez-vous de mon amitié. C'est un si bon sentiment!

MAURICE.

Que me parles-tu d'amitié quand je te parle d'amour! Ne vois-tu pas que l'ivresse me possède et que je ne me possède plus? Cette ivresse qui serait le bonheur suprême si tu la partageais, pourquoi ne la ressens-tu pas? Je te le demande à deux genoux.

LOUISE.

Relevez-vous! relevez-vous!

MAURICE.

Non, je ne me relèverai pas que tu ne m'aies dit ce que je je veux savoir.

LOUISE.

Demandez-le moi sans phrases, et je vous répondrai sans détours.

MAURICE.

Voyons! pourquoi n'as-tu pas pour moi l'amour que j'ai pour toi, l'amour qui me brûle?

LOUISE.

Vous tenez à le savoir?

MAURICE.

J'y tiens!

LOUISE.

Parce que, pour s'aimer tant, il faudrait se connaître moins!

MAURICE.

Que dis-tu?

LOUISE.

Je dis que l'intimité est presque de la fraternité : elle appelle le dévouement, mais elle éloigne l'amour.

MAURICE.

La preuve du contraire, c'est la fièvre qui me dévore.

LOUISE.

Langage de roman! quand vous vous exprimez ainsi, ce n'est pas le cœur qui parle, c'est la mémoire....

MAURICE.

Tu voudrais me glacer par ces mots railleurs! Tu n'y réussiras pas! (A Louise qui se lève.) Que fais-tu? Que faites-vous? Un éclat?

LOUISE.

Non, pas d'éclat... J'allais sonner Joséphine pour qu'elle m'apporte mon chapeau; vous, mon ami, prenez le vôtre et donnez-moi le bras... Allons au Cirque.

MAURICE.

Je t'en prie, ne sonne pas... Ne sortons pas... Passons ici tous les deux cette bonne soirée que rien ne troublera.

LOUISE.

Me promettez-vous d'être raisonnable?

MAURICE.

Je te le promets... Mais non, je ne te promets rien... Il y a un terme à tout... Il y a des situations qui ne sauraient se prolonger à perpétuité... Entendre dire partout que je suis ton amant et ne l'être pas, c'est devenir ridicule... ridicule à tous les yeux, et aux tiens surtout.

LOUISE.

Cette pensée ne vous serait pas venue ce soir, sans le départ de mon mari.

MAURICE.

Peut-être. Ne parlons plus de lui! Il t'oublie! Oublions-le!

LOUISE.

Maurice !

MAURICE.

Je ne sors plus d'ici que tu ne sois à moi, toute à moi. (Il se lève précipitamment, coupe le cordon de la sonnette de la cheminée, ferme à clef et à double tour la porte de droite ; Louise s'élance pour l'empêcher de fermer la porte de gauche, mais Maurice, qui voit le mouvement et l'intention, se jette en avant.)

LOUISE

Vous êtes fou !

MAURICE.

Oui, je le suis... Louise ! Ma Louise !

SCÈNE II.

LES MÊMES, ALPHONSE.

ALPHONSE, à Maurice, montrant la porte.

Ne prenez pas la peine de fermer celle-ci à clef... Je m'en charge, moi... (Il ferme la porte de gauche et tire de sa poche un revolver qu'il arme.) Traître ! Misérables !

LOUISE, à Alphonse, se plaçant résolûment entre lui et Maurice.

C'est un guet-apens !

ALPHONSE.

C'est le droit du mari.

LOUISE.

Oui, quand le mari est fidèle à sa femme ; non, quand il ne n'est pas.

ALPHONSE.

La loi ne distingue point.

LOUISE.

Mais la conscience distingue.

ALPHONSE.

Osez-vous parler de conscience devant moi !

LOUISE.

Tirer sur un homme désarmé....

ALPHONSE.

Qui m'a déshonoré.

LOUISE.

Cela fût-il vrai, que cela n'en serait pas moins une lâcheté et un assassinat. Eh bien, monsieur, tuez-moi donc! Vous hésitez! Vous n'osez pas! Ah! je vois bien ce qui arrête l'arme dans votre main; vous vous dites : « Il pourrait me désarmer et me tuer; elle serait vengée! »

ALPHONSE.

Par son complice!

MAURICE.

La fureur vous égare...

ALPHONSE.

Si la fureur m'égare, dites-moi donc, monsieur, pourquoi vous avez fermé cette porte. (Il montre du bout de son pistolet la porte de droite.) Et pourquoi vous alliez fermer celle-ci. (Il montre u bout de son pistolet la porte de gauche.)

MAURICE.

Ma réponse est dans le cordon de cette sonnette que j'ai coupé et qui est à vos pieds... S'il accuse l'ami, il justifie la femme.

ALPHONSE.

Vous voulez me donner le change... C'est inutile, je sais tout.

MAURICE.

Puisque vous écoutiez derrière cette porte, vous avez dû entendre...

ALPHONSE.

J'ai entendu ces mots : *Louise! ma Louise!* accompagnés de deux tours de clef donnés à cette serrure.

MAURICE.

Et cela a suffi...?

ALPHONSE.

Que fallait-il donc de plus?

MAURICE.

Je le jure sur l'honneur! il n'y a devant vous qu'un seul coupable, et ce coupable, c'est moi. Je vous dirais : Faites

justice! si vous n'aviez pris la précaution de vous armer, non d'un simple pistolet, mais d'un revolver, d'une vraie mitrailleuse... Car, après le premier meurtre, vous ne pourriez plus, sans vous accuser vous-même, vous arrêter devant le second.

LOUISE, à Alphonse.

Ah! je ne crains pas plus la mort que la calomnie... Vous pouvez, monsieur, faire impunément votre métier d'assassin... Tirez donc!

ALPHONSE.

Ne me poussez pas à bout!

LOUISE.

Que pourriez-vous faire de plus que ce que vous avez prémédité en simulant un voyage à Dieppe et en revenant vous blottir derrière cette porte? C'est une ignominie.

ALPHONSE.

Vous osez me braver!

LOUISE.

Je dis ce que je pense... J'ai le droit de le dire.

ALPHONSE.

Je vous ferai repentir cruellement de cette insulte.

LOUISE.

Comment?

ALPHONSE, posant son revolver.

Si vous avez été assez heureux pour échapper tous les deux

à la mort que vous méritiez, il y a un châtiment auquel vous n'échapperez pas...

MAURICE.

Lequel?

ALPHONSE.

Celui d'être rivés à perpétuité l'un à l'autre, traînant votre boulet, tête basse, comme deux complices publiquement exclus de toute société honnête et justement flétris par l'opinion vengeresse. (A Louise.) Vous allez quitter à l'instant le toit conjugal et retourner chez votre mère, où vous attendrez que le tribunal ait prononcé la séparation de corps que je vais lui demander, séparation qui ne vous permettra pas, madame, d'épouser M. Maurice Evry et de porter son nom, mais qui vous permettra de vous consacrer au bonheur de toute sa vie.

MAURICE.

Et vous, monsieur, de vous vouer exclusivement au culte qui coûte cent mille francs par an au budget de mon ami, M. Lucien de Chérancé.

ALPHONSE

Insolent! Vous me rendrez raison de cette impertinence!

MAURICE.

Ah! j'accepte, et de grand cœur! jouer ma vie contre la vôtre sera la preuve que je n'ai pas été l'amant de votre femme. Ce sera sa justification et votre condamnation.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE.

Quatre messieurs demandent à parler à M. le baron... (S'approchant et à voix basse.) Pour l'affaire de ce matin.

ALPHONSE, à part.

Quelle complication! (Haut, au valet de chambre.) C'est bien, j'y vais. (Haut, à Maurice.) Qu'attendez-vous, monsieur, pour sortir?

MAURICE.

D'un fourbe tel que vous, on peut tout craindre. J'attends que madame de Valroy ne soit plus en danger... J'attends qu'elle ne soit plus seule avec vous.

ALPHONSE.

De quel droit?

MAURICE.

Du droit de mon respect pour elle et de mon mépris pour vous... Ces hommes qui attendent, ce sont les complices de l'attentat que vous aviez tramé...

ALPHONSE.

Ce sont quatre témoins.

MAURICE.

Je ne vous crois pas. Que viendraient-ils faire ce soir, à cette heure?

ALPHONSE.

Je me bats en duel demain matin.

MAURICE.

Vous? quelle fable!

ALPHONSE.

C'est la vérité.

MAURICE.

Si cela était vrai, vous n'auriez pas cet embarras qui vous dément... vous diriez avec qui.

ALPHONSE.

Avec votre ami Lucien de Chérancé.

LOUISE, qui était assise sur le divan, se lève.

Dites avec l'amant de votre maîtresse! digne couronnement de ce digne amour auquel vous m'avez sacrifiée.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE, rentrant.

Ces messieurs font dire à M. le baron qu'ils ne peuvent l'attendre plus longtemps... (Il sort.)

ALPHONSE.

Ah! quelle situation!

LOUISE.

Qui l'a faite?

ALPHONSE.

Madame, écrivez à votre mère de venir vous chercher.

LOUISE.

Ce n'est pas à ma mère que je vais écrire.

ALPHONSE.

A qui donc?

LOUISE.

A mon père... devant lequel je n'ai pas à rougir.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE.

Monsieur le baron...

ALPHONSE.

Que faire? J'y vais... j'y vais. (Il sort, visiblement troublé.)

SCÈNE VI.

MAURICE, LOUISE.

MAURICE.

Le misérable!

LOUISE.

Dites le malheureux, car il était aussi embarrassé pour rester que pour sortir. (Elle s'assied et se dispose à écrire.)

MAURICE.

Sans votre présence d'esprit, sans votre courage... Quel courage! il me tuait, le Code à la main, et vous tuait ensuite.

LOUISE

Eh bien, mon ami, avais-je tort de résister à un moment de délire et de vouloir conserver le droit de porter en toute circonstance la tête haute! Si le poids d'un tort m'avait forcée de la baisser, nous étions perdus tous les deux.

MAURICE.

Vous m'avez sauvé la vie; à moi maintenant de sauver votre réputation, même au prix de mon existence.

LOUISE.

Non, non, pas de duel! Vous savez bien que le monde, qui juge sur les apparences, est toujours disposé à condamner la femme et à absoudre le mari... Si mon mari vous tuait, il aurait pour lui tous les maris et plus certainement encore toutes les femmes. C'est ainsi qu'elles sont! Et si vous le tuiez, que deviendrais-je? Pensez-y! notre amitié serait à jamais brisée. Non, non, pas de duel entre vous!

MAURICE.

C'est votre mari qui m'a provoqué.

LOUISE.

Raison de plus! Que veut-il? Que doit-il vouloir? Échapper à un duel ridicule par un duel sérieux. Qu'y a-t-il à faire? Juste le contraire. Échapper au second, qui nous perdrait, par le premier, qui nous sauvera. Pouvez-vous compter sur votre ami, M. de Chérancé?

MAURICE.

Pleinement.

LOUISE.

Écrivez-lui donc tout de suite un billet que je ferai porter... Qu'il vienne; qu'il vous demande, et qu'il insiste pour entrer.

MAURICE, après avoir écrit.

Voici... Il peut être ici dans vingt minutes, car il sera resté chez lui à attendre le résultat de la conférence des témoins.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE VALET DE CHAMBRE.

LOUISE.

Qu'on porte ces deux lettres : celle-ci à mon père et celle-là à M. Lucien de Chérancé, et qu'on la lui remette tout de suite à lui-même. (Le valet de chambre prend les deux lettres et sort.)

LOUISE.

Dites le malheureux, car il était aussi embarrassé pour rester que pour sortir. (Elle s'assied et se dispose à écrire.)

MAURICE.

Sans votre présence d'esprit, sans votre courage... Quel courage! il me tuait, le Code à la main, et vous tuait ensuite.

LOUISE

Eh bien, mon ami, avais-je tort de résister à un moment de délire et de vouloir conserver le droit de porter en toute circonstance la tête haute! Si le poids d'un tort m'avait forcée de la baisser, nous étions perdus tous les deux.

MAURICE.

Vous m'avez sauvé la vie; à moi maintenant de sauver votre réputation, même au prix de mon existence.

LOUISE.

Non, non, pas de duel! Vous savez bien que le monde, qui juge sur les apparences, est toujours disposé à condamner la femme et à absoudre le mari... Si mon mari vous tuait, il aurait pour lui tous les maris et plus certainement encore toutes les femmes. C'est ainsi qu'elles sont! Et si vous le tuiez, que deviendrais-je? Pensez-y! notre amitié serait à jamais brisée. Non, non, pas de duel entre vous!

MAURICE.

C'est votre mari qui m'a provoqué.

LOUISE.

Raison de plus! Que veut-il? Que doit-il vouloir? Échapper à un duel ridicule par un duel sérieux. Qu'y a-t-il à faire? Juste le contraire. Échapper au second, qui nous perdrait, par le premier, qui nous sauvera. Pouvez-vous compter sur votre ami, M. de Chérancé?

MAURICE.

Pleinement.

LOUISE.

Écrivez-lui donc tout de suite un billet que je ferai porter... Qu'il vienne; qu'il vous demande, et qu'il insiste pour entrer.

MAURICE, après avoir écrit.

Voici... Il peut être ici dans vingt minutes, car il sera resté chez lui à attendre le résultat de la conférence des témoins.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE VALET DE CHAMBRE.

LOUISE.

Qu'on porte ces deux lettres : celle-ci à mon père et celle-là à M. Lucien de Chérancé, et qu'on la lui remette tout de suite à lui-même. (Le valet de chambre prend les deux lettres et sort.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins LE VALET DE CHAMBRE.

MAURICE.

La conférence est animée.

LOUISE.

Tant mieux! cela prouve que les témoins ne s'accordent pas! Entendez-vous comme l'un d'eux élève la voix?

MAURICE.

C'est une voix que je connais... C'est celle du colonel Mollard. Dès que Lucien l'a choisi, c'est qu'il ne veut pas qu'un arrangement ait lieu.

LOUISE.

Est-ce que votre ami est un duelliste?

MAURICE.

Lui? il ne s'est jamais battu... C'est sans doute pour cela qu'il tient cette fois à se battre. J'entends sa voix... une porte vient de s'ouvrir et de se fermer...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ALPHONSE.

ALPHONSE, à Louise ironiquement.

Soyez rassurée sur moi, madame : mon duel avec M. de Chérancé n'aura pas lieu. Ses témoins se sont mis d'accord avec

SCÈNE XIII.

ALPHONSE, seul.

Deux femmes! Qu'est-ce que cela peut être?

SCÈNE XIV.

ALPHONSE, LÉENA.

ALPHONSE.

Vous, Léèna! vous ici!

LÉENA.

Oui, moi; cela t'étonne!

ALPHONSE.

Vous n'étiez pas seule!

LÉENA.

J'étais avec Julie, qui m'accompagnait, — pour les convenances; — je l'ai laissée dans l'antichambre, où elle m'attend.

ALPHONSE.

Mais que venez-vous faire à cette heure et dans cette maison, où vous pourriez vous rencontrer avec ma femme?

LÉENA.

Elle est bien venue chez moi! Je viens chez elle. Je lui devais une visite, je la lui rends.

ALPHONSE.

A demain. (Il sort.)

SCÈNE XI.

ALPHONSE, seul.

Leena m'aurait-elle menti?

SCÈNE XII.

ALPHONSE, LE VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE.

Deux dames demandent monsieur.

ALPHONSE.

Deux dames? A cette heure? Leurs noms?

LE VALET DE CHAMBRE.

Je les leur ai demandés; elles n'ont pas voulu le faire connaître; mais elles m'ont dit qu'il s'agissait d'une affaire très-importante et très-pressée.

ALPHONSE.

Une affaire pressée! dites-leur de revenir demain... (Avec impatience.) Non, faites-les entrer. (Le valet de chambre sort.)

SCÈNE XIII.

ALPHONSE, seul.

Deux femmes! Qu'est-ce que cela peut être?

SCÈNE XIV.

ALPHONSE, LÉENA.

ALPHONSE.

Vous, Léena! vous ici!

LÉENA.

Oui, moi; cela t'étonne!

ALPHONSE.

Vous n'étiez pas seule!

LÉENA.

J'étais avec Julie, qui m'accompagnait, — pour les convenances; — je l'ai laissée dans l'antichambre, où elle m'attend.

ALPHONSE.

Mais que venez-vous faire à cette heure et dans cette maison, où vous pourriez vous rencontrer avec ma femme?

LÉENA.

Elle est bien venue chez moi! Je viens chez elle. Je lui devais une visite, je la lui rends.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins LE VALET DE CHAMBRE.

MAURICE.

La conférence est animée.

LOUISE.

Tant mieux! cela prouve que les témoins ne s'accordent pas! Entendez-vous comme l'un d'eux élève la voix?

MAURICE.

C'est une voix que je connais... C'est celle du colonel Mollard. Dès que Lucien l'a choisi, c'est qu'il ne veut pas qu'un arrangement ait lieu.

LOUISE.

Est-ce que votre ami est un duelliste?

MAURICE.

Lui? il ne s'est jamais battu... C'est sans doute pour cela qu'il tient cette fois à se battre. J'entends sa voix... une porte vient de s'ouvrir et de se fermer...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ALPHONSE.

ALPHONSE, à Louise ironiquement.

Soyez rassurée sur moi, madame : mon duel avec M. de Chérancé n'aura pas lieu. Ses témoins se sont mis d'accord avec

LÉENA.

Tu vas l'être! (Reprenant.) « Si jamais j'étais dangereusement malade... si je mourais... »

ALPHONSE.

Ce n'est pas le moment!

LÉENA.

Ce n'est pas le moment! quand tu vas te battre... Sois de bonne foi! N'est-il pas juste que tu me tiennes compte de ce que tu me fais perdre? Finalement, qu'est-ce que je te demande? Cinq lignes de ton écriture, rien de plus. Tu n'as pas d'enfants! Si tu es blessé dangereusement, tu ne dois pas tenir tant que cela à laisser toute ta fortune à ta veuve, d'avance consolée! Si c'est lui qui est tué, tu le remplaceras, nous partirons pour la Suisse pendant qu'on meublera mon nouvel appartement. Est-ce convenu, mon cher petit Alphonse? Mais laisse-moi te regarder! Que je voie en face, bien en face, la figure d'un homme qui va se battre...

ALPHONSE.

Ce n'est pas avec M. de Chérancé...

LÉENA.

Avec qui donc?

ALPHONSE.

Avec M. Maurice Evry.

LÉENA.

Avec l'amant de ta femme?

ALPHONSE.

Êtes-vous bien sûre de ce que vous répétez là?

LÉENA.

Si j'en suis sûre! Oh! la bonne plaisanterie! Les bans de leur union ont été publiés au club!

ALPHONSE.

Elle nie ce que vous affirmez!

LÉENA.

Quelle est la femme qui a jamais avoué ce qu'elle avait intérêt à nier?

ALPHONSE.

C'est que ma femme n'est pas une femme ordinaire, elle a une nature droite, loyale.

LÉENA.

Ah! voilà bien le langage de tous les maris. A les en croire, leurs femmes seraient parfaites. Eh bien, messieurs, si vos femmes sont sans défaut, pourquoi donc nous préférez-vous à elles, et les quittez-vous pour passer vos journées chez nous? Mais je reviens à ce qui m'a amenée. Tu te bats demain... Que ce soit avec Lucien de Chérancé ou que ce soit avec Maurice Evry, tu peux succomber... Si tu n'y as pas pensé, j'y ai pensé pour toi.

ALPHONSE.

Merci.

LÉENA.

Ce n'est pas un remercîment que je viens chercher.

ALPHONSE.

C'est un testament?

LÉENA.

Oui!... Qu'y a-t-il de plus simple et de plus naturel? Si tu avais perdu hier au jeu une grosse somme sur parole, te battrais-tu demain avant d'en avoir tout au moins assuré le payement?

ALPHONSE.

Non.

LÉENA.

Eh bien, il y a des dettes d'honneur qui, pour être différentes, n'en sont pas moins sacrées.

ALPHONSE.

Cela ne peut pas se comparer!

LÉENA.

Tu marchandes! tant mieux. Cela me met plus à mon aise. Les affaires sont les affaires. Est-ce moi qui suis venue t'enlever à ta femme? Non. Est-ce toi qui es venu me dérober à Chérancé et me brouiller avec lui? Oui. Peux-tu soutenir le contraire? A toi la parole!

ALPHONSE.

Il est onze heures.

LÉENA.

Cela veut dire : *Va-t'en!* mais, mon cher petit Alphonse, puisque tu m'as si mal reçue et que tu t'es montré si ingrat, je ne m'en irai pas, je t'en préviens, que nous n'ayons réglé nos comptes, dussé-je rester ici jusqu'à demain matin.

ALPHONSE.

Il n'y a qu'une seule pièce entre ce salon et la chambre de ma femme.

LÉENA.

Je le sais.

ALPHONSE.

Comment pouvez-vous le savoir?

LÉENA.

Par Julie, mon officier d'état-major, qui tient ses renseignements de Joséphine, son amie. Est-ce que la société ne nous a pas déclaré la guerre? Eh bien, est-ce que la première chose, pour remporter une victoire disputée, n'est pas de connaître exactement le terrain sur lequel doit se livrer la bataille? Nous appliquons à la guerre l'art de la guerre, et à la conquête les lois de la conquête. On nous attaque, nous nous défendons; on nous prend, nous prenons.

ALPHONSE.

J'ai des préparatifs à faire.

LÉENA.

Fais-les!

ALPHONSE.

Léena, votre visite ne saurait se prolonger plus longtemps sans éveiller les soupçons et provoquer les commentaires.

LÉENA.

C'est aussi mon avis... Tu demandes une capitulation; je te l'accorde. Signons-la.

ALPHONSE.

Il sera temps demain.

LÉENA.

On ne sait ce qui peut arriver.

ALPHONSE.

J'entends une porte s'ouvrir.

LÉENA.

Ruse de guerre, mon ennemi !

ALPHONSE.

Si je vous donne tout de suite vingt mille francs en billets de banque, vous en irez-vous ?

LÉENA.

Je ne tends pas la main, je ne demande pas l'aumône.

ALPHONSE.

Qu'exigez-vous ?

LÉENA.

Rien que de strictement juste... une année d'indemnité.

ALPHONSE.

Cent mille francs?

LÉENA.

Tu l'as dit!

ALPHONSE.

Oh! les maîtresses! oh! les femmes! oh! les amis!

LÉENA.

Essaye donc de vivre sans amis, sans femme, sans maîtresses!

ALPHONSE.

Ce que vous exigez serait illusoire. Un testament que je pourrais révoquer ne serait pas une garantie.

LÉENA.

Je m'en contente... Aimes-tu mieux une lettre de change? J'y consens.

ALPHONSE.

Je n'ai pas de papier timbré.

LÉENA.

Ce n'est pas nécessaire... En cas d'amende, je la payerai. Le moindre titre signé de toi me suffit.

ALPHONSE.

Oui, parce que vous comptez sur la peur du scandale.

LÉENA.

Très-certainement. Puisque c'est la vérité, pourquoi ne la dirais-je pas?

ALPHONSE.

C'est du cynisme. (Il se met à une table et écrit.)

LÉENA.

Il y a des heures, messieurs, où le cynisme vous plaît, et il y en a d'autres où il ne vous plaît plus : j'en suis désolée. Guerre contre guerre ! Nous prendre notre jeunesse et garder votre fortune, voilà ce qui vous paraît tout simple. Prendre votre fortune et garder — le plus tard possible — notre jeunesse, voilà ce qui nous semble légitime.

ALPHONSE, remettant à Léena ce qu'il vient d'écrire.

Finissons-en! Tenez!

LÉENA, après avoir lu.

C'est bien !.Mais tu as mis la date en chiffres, répète-la en toutes lettres! Je n'aime pas les discussions avec les héritiers!... (Alphonse se met de nouveau à écrire.) La date est importante, 27 août 1865.

ALPHONSE.

Est-ce bien? N'avez-vous plus rien à ajouter et à corriger?

LÉENA.

Non. Maintenant, en cas de contestation de la famille, cela sera suffisamment en règle. Bonsoir et bonne nuit, mon petit Alphonse. Dors bien et bats-toi bien. Tu ne m'embrasses pas?

ALPHONSE, impatienté.

Non.

LÉENA.

Tant pis pour toi ! cela te portera malheur. (Elle sort.)

ALPHONSE, seul.

Voilà mon châtiment ! Et c'est à cette fille, qui ne m'aimait pas, que j'ai sacrifié ma femme, qui m'aimait et qui, peut-être, n'a bravé la médisance que parce que c'était la calomnie... Quelle journée ! Deux meurtres sur le point de s'accomplir, et deux duels, dont un seul a été arrangé, et à quel prix ? Au prix des excuses les plus humbles. Il l'a fallu pour n'être pas tué par le ridicule.

SCÈNE XV.

ALPHONSE, LE VALET DE CHAMBRE, puis LUCIEN.

LE VALET DE CHAMBRE.

M. Lucien de Chérancé. (Il sort.)

ALPHONSE.

Vous, monsieur ? Vos témoins ne sont-ils pas allés vous dire... ?

LUCIEN.

Mes témoins m'ont dit tout ce qu'ils savaient.

ALPHONSE.

Eh bien ?

LUCIEN.

Mais ils ne m'ont pas dit ce qu'ils ignoraient.

ALPHONSE.

Qu'ignoraient-ils donc?

LUCIEN.

Que vous n'aviez été si coulant dans votre duel avec moi que parce que vous en aviez un autre avec mon ami M. Maurice Evry.

ALPHONSE.

Et quand cela serait?

LUCIEN.

Cela ne sera pas.

ALPHONSE

Qui l'empêcherait?

LUCIEN.

Moi.

ALPHONSE.

Comment?

LUCIEN.

S'il le faut, je désavouerai mes témoins, et j'en prendrai d'autres à qui je dirai que je n'accepte pas vos excuses; ils sauront tout; ils sauront vos motifs pour ne pas vous battre avec moi, et mes motifs pour me battre avec vous.

ALPHONSE.

Vous ne ferez pas cela!

LUCIEN.

Je le ferai.

ALPHONSE.

Ce serait abuser d'une situation dont vous avez le secret.

LUCIEN.

Avez-vous donc craint d'abuser de je ne sais quel article du Code pénal en vous armant d'un revolver qui est encore là? Sans l'héroïsme de votre femme, vous la tuiez, quoique innocente...

ALPHONSE.

Qui vous a affirmé qu'elle l'était?

LUCIEN.

Maurice, qui sort de chez moi, et qui, m'ayant nommé son exécuteur testamentaire, vient de me faire sa confession suprême.

ALPHONSE.

Il vous a dit...?

LUCIEN.

Il m'a juré sur l'honneur que, s'il était vrai qu'il passât pour l'amant de madame de Valroy, il était faux qu'il l'eût jamais été.

ALPHONSE.

Vous le croyez!

LUCIEN.

Je ne le crois pas, j'en suis sûr!

ALPHONSE.

Cependant...

LUCIEN.

Il n'y a pas de cependant, monsieur, lorsque je prends une affirmation sous la responsabilité de ma parole. Quel témoignage avez-vous à opposer au mien?

ALPHONSE.

Celui de...

LUCIEN.

Vous n'osez pas achever, vous avez raison. Vous n'osez pas dire celui de Léena la fauve.

ALPHONSE.

Elle a été votre maîtresse.

LUCIEN.

Ne m'en faites pas souvenir, car ce serait me rappeler que vous vous cachiez quand je paraissais.

ALPHONSE.

Est-ce une nouvelle provocation?

LUCIEN.

Oui, si vous ne renoncez pas à un duel qui serait le déshonneur d'une honnête femme; non, si les leçons que vous avez reçues aujourd'hui vous ont fait descendre dans votre conscience...

ALPHONSE.

Parlez moins haut!

LUCIEN.

Pourquoi?

ALPHO SE.

Parce que, si ma femme écoutait, elle pourrait tout entendre.

LUCIEN.

Je n'ai rien à dire qu'elle ne puisse écouter.

ALPHONSE.

En tout cas, vous ne nierez point que M. Maurice Evry, que je croyais mon ami, n'ait manqué à toutes les lois de l'amitié?

LUCIEN.

Accuser les autres et leur jeter la pierre est facile. Vous et moi, n'avons-nous jamais eu rien à nous reprocher?

ALPHONSE.

J'ai à me reprocher l'excès de ma confiance dont un homme, que j'appelais et que je croyais mon ami, a indignement abusé. Cette confiance, cependant, devait être une raison de plus pour que, fût-il éperdument amoureux de ma femme, il le lui cachât et en renfermât le secret dans son cœur.

LUCIEN.

A sa place, monsieur, êtes-vous bien sûr que vous eussiez exercé ce souverain empire sur vous-même? Au surplus, je ne viens pas excuser Maurice...

ALPHONSE.

Alors, monsieur, que venez-vous faire à cette heure extrême?

LUCIEN.

Je viens vous tenir le même langage qu'à lui; je viens vous dire : Quelle que soit l'issue d'un duel entre vous deux, le sang qui sera versé rejaillira sur madame de Valroy. Si vous tuez, ou si vous blessez votre adversaire, la conséquence inévitable sera une séparation judiciaire. Si votre adversaire vous tue, votre veuve ne pourra l'épouser. Maurice l'a compris et m'a donné sa parole,... je la garantis... Il m'a donné sa parole, si vous retirez votre provocation, de voyager jusqu'à ce que l'absence ait éteint dans son cœur le sentiment allumé par un espoir que votre conduite n'a pas peu contribué à attiser. Acceptez-vous?

ALPHONSE.

Vous êtes un homme d'honneur, faites la réponse.

LUCIEN.

J'accepte pour vous.

ALPHONSE.

Mais madame de Valroy?

LUCIEN.

Je ne lui ai jamais parlé, mais, si tout ce que Maurice m'a dit d'elle est vrai, un quart d'heure d'entretien me suffira pour obtenir son silence et votre pardon. Les femmes ont en elles des trésors inépuisables d'indulgence. Il n'y a que... la faiblesse qu'elles ne pardonnent jamais.

ALPHONSE, confus.

Ne cherchez pas à adoucir le mot! Dites lâcheté! J'ai été lâche...

LUCIEN.

Vous le reconnaissez?

ALPHONSE.

Oui...

LUCIEN.

La jalousie sera votre excuse. (Il va ouvrir la porte de communication entre le salon et la chambre de madame de Valroy.)

ALPHONSE.

Que faites-vous?

LUCIEN.

Vous le voyez, j'ouvre la porte.

ALPHONSE.

Pourquoi?

LUCIEN.

Pour savoir si la porte de la chambre de madame de Valroy était ouverte ou fermée.

ALPHONSE.

Était-elle fermée?

LUCIEN.

Non, elle était ouverte.

ALPHONSE, à mi-voix.

Alors, Louise a tout entendu... tout...

LUCIEN.

Tant mieux, cela vous épargnera l'embarras de lui rien avouer.

ALPHONSE, *à mi-voix.*

Ah! vous ne savez pas que cette indigne Léena, que vous n'avez plus voulu recevoir, a eu tout à l'heure, en sortant de chez vous, l'effronterie de venir ici.

LUCIEN.

Tant mieux encore, parce que cela vous ôtera tout désir de retourner chez elle.

ALPHONSE.

Ni chez elle, ni chez aucune autre de ses pareilles.

LUCIEN, *élevant la voix.*

Si madame la baronne de Valroy a écouté ce que je suis venu dire à son mari et ce qu'il m'a répondu, me désavouera-t-elle?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, *sans paraître.*

Non.

LUCIEN.

La femme qui sait pardonner est un ange! Demain, je viendrai vous prier de vouloir bien me présenter à madame de Valroy, à qui j'ai un service à demander.

ALPHONSE.

Lequel?

LUCIEN.

Celui de me trouver une femme qui lui ressemble... Et, si Maurice fait bien, il fera comme moi. Il n'y a rien d'égal à la bonté de la femme.

LOUISE, paraissant et tendant la main droite à Lucien, puis la main gauche à Alphonse.

Vous exagérez! Il y a la loyauté de l'homme.

FIN.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [2138]

ÉMILE DE GIRARDIN

LES

TROIS AMANTS

PIÈCE EN DEUX ACTES

AVEC UNE PRÉFACE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MIC[illegible] LÉVY [illegible]DIT[illegible]

RUE AU[illegible]R, 3, [illegible] DE L[illegible]

[illegible]RAIRI[illegible]LLE

BOULEV[illegible]ALIENS, [illegible] DE [illegible]

M[illegible]

Prix : 2 fr. 50

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

PIÈCES DE THÉATRE, BELLE ÉDITION, FORMAT GRAND IN-18 ANGLAIS.

Hamlet, opéra en 5 actes...........	1	»
Un Baiser anonyme, com. en 1 a......	1	»
Les Grandes demoiselles, com. en 1 a.	1	»
L'élixir de Cornélius, opérette en 1 a.	1	»
La Revanche d'Iris, com. en 1 a. en v.	1	»
Nos Ancêtres, dr. en 5 a. en vers...	2	»
Le Roi Lear, drame en 5 actes, en v..	2	»
Le Régiment qui passe, com en 1 acte.	1	»
Cent mille fr. et ma fille, vaud. en 4 a.	»	50
Le Zouave est en bas! pochade en 1 a.	1	»
Le Château à Toto, op.-bouff en 3 a...	2	»
Le Pont des Soupirs, op.-bouffe en 4 a.	2	»
La Loterie du mariage, com. 2 a. en v.	1	50
Le Coq de Micylle, com. en 2 a. en v..	1	50
La Czarine, drame en 5 actes.........	2	»
Les Orphelins de Venise, dr. en 5 a....	2	»
L'abîme, drame en 5 actes...........	2	»
Les Amendes de Timothée, com. en 1 a	1	»
Une Journée de Diderot, com. en 1 a..	1	»
Garde-toi, je me garde, com. en 1 a...	1	»
Agamemnon, tragédie en 5 actes.....	1	50
La Bohême d'Argent, drame en 5 a...	»	50
Les Souliers de Bal, com. en 1 acte....	1	»
Les Maris sont esclaves, com. en 3 a.	1	50
La Vie privée, vaudeville en 1 acte.	1	»
Fanny Lear, comédie en 5 actes	2	»
Une Éclipse de lune, vaud. en 1 acte..	1	»
Madame est couchée, com. en 1 acte..	1	»
Le Lys de la vallée, com. en 3 actes...	1	50
Indiana et Charlemagne, vaud. en 1 a.	1	»
Les Prem. armes de Richelieu, c. 2 a.	1	50
Paris ventre à terre, com. fant. en 3 a.	2	»
A deux de jeu, com. en 1 acte........	1	50
Nos Enfants, drame en 5 actes......	2	»
Les Croqueuses de pommes, opér. 5 a.	2	»
Cadio, drame en 5 actes.............	2	»
La Périchole, opéra-bouffe en 2 actes..	2	»
Où l'on va, comédie en 3 actes.......	2	»
Le Sacrilége, drame en 5 actes.......	2	»
Le Bouquet, comédie en 1 acte	1	»
Suzanne et les deux vieillards, c. 1 a.	»	50
Madame de Chamblay, drame en 5 a..	2	»
Le Dr. de la rue de la Paix, dr. en 5 a.	1	»
Le Monde où l'on s'amuse, com. 1 a...	1	»
L'Enfant prodigue, com. en 4 actes...	2	»
Miss Multon, drame en 3 actes.......	2	»
La Madone des roses, drame en 5 actes.	2	»
Les Horreurs de la guerre oper. en 2 a	1	50
Théodoros, drame en 5 actes........	»	50
Petit Bonhomme vit encore, op. b. 2 a..	1	50
La Princesse rouge, drame en 5 actes.	2	»
Séraphine, comédie en 5 actes.......	2	»
Les Faux ménages, c. en 4 a. en vers..	2	»
L'Architecte de ces dames, com en 1 a	1	»
Les Droits du cœur, c. en 3 a. en vers	2	»
Le Mot de la fin, revue en 2 tableaux..	1	50
Faust, grand opéra en 5 actes......	2	»
Une Vendetta parisienne, com. en 1 a.	1	»
La Famille des gueux, drame en 5 act.	2	»
Vert-Vert, opéra-comique en 3 actes.	1	»
La Diva, opéra-bouffe en 3 actes....	2	»
La Revanche de Séraphine, c. en 2 a.	2	»
En Manches de chemise, opérette....	1	»
Gavaut, Minard et Cie, comédie en 3 a.	2	»
Le petit Faust, opéra-bouffe, 3 actes.	1	50
Le Post-scriptum, comédie en 1 acte	1	50
Julie, drame en 3 actes..............	2	»
La Cour du roi Pétaud, op. bouffe en 3 a	1	50
Don Quichotte, opéra-comique en 3 a.	1	»
Le Filleul de Pompignac, com. en 4 a.	2	»
La Fontaine de Berny, op. com. en 1 a.	1	»
Mon premier! comédie en 1 acte.....	1	»
Les quatre Henri, drame en 5 actes.	»	50
Juan Strenner, drame en 1 acte, en v.	1	50
Le Droit des femmes, com. en 1 acte.	1	»
Le Garçon d'honneur, com. en 3 actes.	2	»
L'homme à la clé, com. en 1 acte.....	1	»
Patrie! drame en 5 actes............	2	»
On demande des ingénues, com. en 1 a.	1	»
Pourquoi l'on aime, comédie en 1 acte	1	»
La Parvenue, comédie en 4 actes.....	2	»
La petite Fadette, op.-com. en 3 actes	1	»
Le Bâtard, drame en 4 actes.........	2	»
Jeanne d'Arc, drame en 5 actes.......	2	»
Tamara, comédie en 4 actes........	2	»
L'Auberge de la vie, proverbe en 1 a.	1	»
La Veilleuse, opérette en 1 acte.......	1	»
La Matrone d'Ephèse, c. en 1 a. en v..	1	50
Un Mari qui pleure, com. en 1 acte...	1	»
Un Orage à Tonnerre, com. en 1 acte.	1	»
Le Dompteur, drame en 5 actes.......	2	»
Froufrou, comédie en 5 actes..........	2	»
Raymond Lindey, drame en 5 actes...	2	»
La Soupe aux choux, com. en 1 acte	1	»
La Fièvre du jour, comédie en 4 actes.	2	»
Scapin marié, com. en 1 a. en vers	1	»
Lions et Renards, comédie en 5 actes	2	»
Le Moulin ténébreux, op. en 1 acte.	1	»
La Princesse de Trébizonde, opér. 3 a.	2	»
Les Brigands, opéra-bouffe en 3 actes	2	»
La Romance de la rose, op. en 1 acte..	1	»
Trois fenêtres sur le boulevard, com. en 1 acte..........................	1	»
Rêve d'amour, op.-com. en 3 actes....	1	»
Un Mari qui voisine, comédie en 1 acte	1	»
Les Turcs, opéra-bouffe en 3 actes.....	[illegible]	[illegible]
Les Ouvriers, comédie en 1 a. en vers.	1	50
La Voix du maître, com. en 1 a. en vers	1	[illegible]
La Charmeuse, drame en 5 actes.......	[illegible]	[illegible]
Une femme est comme votre ombre, comédie en 1 acte en vers.........	1	[illegible]
L'Autre, comédie en 4 actes........	[illegible]	[illegible]
Fernande, comédie en 4 actes.......	[illegible]	[illegible]
Gilbert Danglars, drame en 5 actes..	[illegible]	[illegible]
Le Petit frère, comédie en 1 acte.....	[illegible]	[illegible]

Clichy. — Impr. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.



